



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

31 août 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

31 août 1907.

— Pourquoi je ne chasse plus ? répondit Saint-Aquilin aux dames... parce que j'ai chassé. C'est également parce que j'ai autrefois fumé, que je ne fume plus ; que j'ai bu du vin, que je n'en bois plus. Il y a ainsi une quantité de choses que j'ai cessé de faire après les avoir faites et très brillamment. La chasse est une de celles-là.

— Comment et pourquoi vous êtes-vous arrêté ? A la suite d'un coup de fusil malheureux ?

— Non. Même pas un rabatteur sur la conscience. Un jour j'ai résolu : « C'est fini ! » Et puis voilà.

— Vous ne dites pas la vérité.

— Ça peut m'arriver.

— Vous avez tort. Nous autres femmes, c'est justement parce que nous avons pour habitude

de ne jamais la dire que nous voulons toujours la savoir. Allons ? Ouvrez-nous votre cœur ?

— Il n'y a plus de gibier dedans. Eh bien, voici tout de même, puisque vous y tenez, pourquoi j'ai tué roide un beau matin le chasseur qui était en moi. C'est assez difficile à expliquer. Je n'ignore pas que je vais me baigner dans le ridicule et donner de moi la plus pitoyable idée ! Je parlerai cependant, m'étant mis depuis longtemps par avance tellement au-dessus de l'opinion d'autrui qu'elle ne saurait, quoi qu'elle fasse, m'atteindre.

— Que de préambules et de tortillements !

— Si vous épiloguez de cette manière en tournant sept fois votre fusil quand la perdrix vous partait dans les jambes, vous deviez faire un fichu Nemrod ?

— J'abattais toujours, mesdames.

— Tirez en ce cas, tirez donc vite !

— J'épaule. Bouchez-vous les oreilles. Je vais lâcher un mot grossier : *Ça me dégoûtait*. Voilà pourquoi j'ai cessé de chasser.

— Et qu'est-ce qui vous dégoûtait ? Votre maladresse ?

— Si ç'avait été cela, j'aurais travaillé. Je vous le répète sans modestie, j'étais d'une force très honorable. Non, ce qui, tout à coup, m'a rebuté, un jour, ç'a été de massacrer, de tuer, pour rien, même pas pour le plaisir, puisque ça ne m'amuse plus. Il m'a semblé que je me regardais soudain dans un miroir, éclaboussé de

sang. Je me suis lavé et je n'ai plus recommencé à me salir.

— Vraiment ? C'est pour si peu ? Pour ne pas faire souffrir les petites bêtes ?

— Ni les grosses.

— Vous ? Un homme ?

— Oui, madame. Pour vous servir.

— Quelle sensiblerie !

— Prononcez sensibilité. Me blâmez-vous ?

— Oh ! non ! Mais de votre part cela étonne et détonne tout de même un peu. Ces délicates répugnances ne sont guère admises que chez nous. Bon pour nous l'horreur du sang, les pâmoisons devant un moineau blessé, les cris pour un cheval de fiacre assommé de coups de fouet ! Bon pour nous la Société protectrice des animaux dont le nom seul a la vertu de faire éclore un sourire avantageux sur les lèvres des esprits supérieurs, — si j'ose toutefois risquer que les esprits aient des lèvres ! En êtes-vous seulement de la Société protectrice ?

— Non, madame.

— Il n'en est pas !

— Mais je m'en remettrai, pour vous être agréable.

— Vous en étiez donc ?

— Oui. Quand je chassais.

— Décidément, vous ne faites rien comme tout le monde !

— Autant que possible.

— Mais finissez de nous analyser votre état

d'âme quand vous a pris cette nausée du carnage.

— Bien volontiers. Pendant des années, je mis à mort les bêtes avec entrain. Le premier jouet qu'enfant je demandai au bazar fut un fusil. J'ai martyrisé des mouches et des hannetons. Mon plus grand bonheur était de dénicher les oiseaux. Doué de ce rude naturel, je devais faire un enragé chasseur. Je le fus. Oh ! mon inoubliable émoi quand, à quinze ans, avec le vieux fusil de Certain, le garde de mon père, je dégotai, un soir d'octobre, dans les vignes, une pauvre grive saoule de baies de genièvre ! Saint Hubert n'était pas mon cousin. Je contemplais, éperdu de stupeur, le menu corps, doux et chaud, et le soupesai avec une vaniteuse hébétude, comme si j'avais cassé en deux un aigle au vol. Je me souviens même qu'au bruit de la détonation, deux gendarmes qui finissaient leur tournée accoururent en pleins champs, lourds de zèle, au gros tapage de leurs chevaux tout ronds qui semblaient galoper au nom de la Loi. Ils me demandèrent sans rire mon port d'armes, que je fus tout Artaban de leur présenter. Je ne pus même m'empêcher de leur dire avec désinvolture : « C'est une grive. » A quoi le brigadier machonna dans le fourré de sa moustache : « La chair, elle en est succulente. » Souvenirs de loin-loin-loin ! Ah ! que j'étais gentil et content de vivre, alors ! Plus tard, vingt, vingt-cinq ans... A moi les hammerlees et les choke-

bored, et les délicieuses tenues d'ouverture, les complets de château, les cheviottes faisan, purée de pois, feuille morte, les lainages d'Ecosse, les guêtres et leggings de tous genres ! Et quels chiens ! Si tous les admirables et bons toutous que j'ai eus en ma possession au cours de ces trente dernières années étaient ici, ... le salon serait comme la sacristie de Saint-Philippe un jour de grand mariage : « trop petit pour contenir la nombreuse assistance ». Il y en aurait plus de cinquante, aux dents pointues. Et fraîches et appétissantes comme vous l'êtes, mesdames, vous n'y couperiez pas. Quelle curée ! Ça serait la meute de Jézabel.

— Pas du tout, insolent ! Ils nous lècheraient. Achevez donc ?

— J'ai chassé de toutes les façons : à pied, à courre, à l'affût, le jour, la nuit, dans mon pays, à l'étranger... Et tous les gibiers, sans exception...

— Même le lion ?

— Oui, madame. Et le tigre. Mais ça, c'est différent, c'est de la grande peinture. Ça n'a rien à voir avec le hachès de lapins. Et j'ai eu le bouton dans les plus beaux équipages connus. On me signalait parmi les passionnés de vieille vénerie française. J'ai su par cœur du Fouilloux.

— Récitez-en ?

— Voici... et je prononce la vieille orthographe comme elle est écrite : « Après que le cerf est dépouillé, le veneur doit demander du vin et

boire le coup, car autrement, s'il deffaisait le cerf sans boire, la venaison pourrait se tourner et gaster. Le roi ou seigneur doit faire apporter son vin avec la chauffette pleine de charbon vif et faire ses carbonnades en beuvant, riant, et faisant grande chère, deuisant des chiens qui ont le mieux chassé, pourchassé, requesté et ressauté, les faisant venir deuant lui pour voir deffaire le cerf, les nommant : la Miraud ! la Brifaud ! la Gerbaud ! Car ainsi faisaient les bons et anciens seigneurs. »

— Cela suffit. C'est charmant, d'ailleurs !

— Oui... de loin, en vieux français, ça prend des airs de tapisserie. Mais de près, dans la réalité, la cuisine est moins belle. Est-ce que je vous ai dit aussi que je sonnais comme un piqueux ? Vous croyez que je plaisante ? Eh bien, au prochain mardi gras, payez-moi seulement un verre chez le marchand de vin de la place Beauvau et vous me verrez la trompe à la bouche ! Vous connaîtrez si je sais pousser du gros ton et du grêle !

— C'est entendu.

— Mais j'ai fait bien pire que tout cela. J'ai accompli cette chose abominable, inutile et sans noblesse qui s'appelle : tirer aux pigeons. J'en ai peut-être tué... je ne sais pas... dix... vingt mille ! Aussi vous constatez tout ce qu'il m'en reste, et quel profit j'en ai détaché, comme cela m'a développé l'intelligence, appris le juste emploi du temps, élevé les idées, entr'ouvert une

porte sur l'au-delà ? Tous les grands hommes tiraient aux pigeons. Pascal, entre deux pensées, ne faisait que ça du matin au soir. On n'a un peu de génie, ou de facilité, qu'à cette condition. Et puis voilà qu'un jour, il y a trois ans...

— Quel âge avez-vous, Saint-Aquilin ?

— Deux fois le vôtre. Comptez ?

— Ça vous fait cinquante.

— C'est bien cela. Voilà donc qu'il y a trois ans, je me suis réveillé un matin un tout autre homme. On m'avait changé pendant la nuit. L'idée d'abattre, des journées entières, d'innocents animaux m'a paru stupide et m'a rempli d'horreur. — Pourquoi fais-tu cela ? me disais-je tout bas ? Est-ce par nécessité ? pour te nourrir ? Es-tu tout nu dans une île déserte, après naufrage ? Non. — Est-ce, comme le prétendent quelques-uns hypocritement, par hygiène et pour *prendre de l'exercice* ? — Non, tu sais bien que tu as cent autres façons de secouer et de lasser ta bête, la seule que tu aies bien soin de ne pas endommager ? — Alors, est-ce pour entretenir ton habileté de tireur et te faire la main ? — Pas davantage. Prétextes ! Détestables raisons ! — Alors ? Le plaisir ? — Mais non ! Ça ne t'amuse plus. — Quoi donc ? La joie de tuer, pour tuer quelque chose de vivant ? L'allégresse de détruire, de supprimer brusquement... de trancher des petites vies, terrestres ou aériennes, de « créer de la mort » instantanée, de l'immobilité, du cadavre gracieux ? — Ma foi oui, peut-être

est-ce encore cela le vrai motif. » J'étais mûr pour le dégoût. J'ai vendu mes fusils. Je me sens beaucoup plus léger. Par exemple, je suis tombé un peu dans l'excès contraire. Quand il y a dans ma chambre une mouche ou un papillon qui veulent absolument sortir en passant à travers la vitre, je me dérange pour leur ouvrir la fenêtre, et je trouve ça plus élégant que de casser les ailes à une perdrix ou de couper le jarret d'un chevreuil. Il est vrai que je vieillis.

— A quoi vous en apercevez-vous ?

— A ce qu'on me dit : que je serai toujours jeune.